

Il y avait foule au manoir de Jean Tardieu

LA BARONNE DE Z..., *en robe du soir*. — Je suis la ravissante Baronne de Z..., la femme la plus enviée et la plus courtisée des environs. Admirez ma robe du soir : cette étroite gaine de safran goudronné, ce faux buste en autruche africaine, ces décrochez-moi-ça en sapin des Vosges, ce corsage en lanoline crénelée ! Et mes bijoux, mes bijoux fameux dans toute la région : mon collier de morilles flambées, ma grosse couturière au petit doigt, mon sautoir de Coryza Louis XVI... Et ces pizzicati sur ma pimprenelle, ne sont-ils pas les plus beaux du monde ? (*Soudain mélancolique.*) Voilà pourquoi je me désole d'être abandonnée par mon mari. Il ne pense qu'à la chasse ! En été, poursuivre le plumier des marais, rester des heures dans la boue, à l'affût d'un buvard sauvage, en automne, forcer la cheviotte à la course, tels sont ses passe-temps favoris ! (*Elle soupire.*) Cependant, loin de mes amies de pension, moi qui n'aime ni le jeu, ni la musique, ni la lecture, je m'ennuie et je languis dans ce grand manoir breton ! Ou plutôt je m'ennuyais, lorsque le Baron eut l'idée imprévue d'organiser ici même un bal ! Un bal ! Lui, le chasseur ! Un bal dans ce domaine solitaire ! C'était incroyable ! J'en suis encore tout éberluée – et ravie ! Car il faut bien se rendre à l'évidence : c'est le plus beau soir de ma vie, la fête bat son plein et il y a foule au manoir !

« Métro » de Milène Tournier

Souvent je m'amuse comme une connasse à imaginer ce que je dirais si j'étais clocharde, dans le métro, ma première fois, ma première fois, ma première manche... « Bonjour, j'ai la voix qui tremble un peu, le trac, puis j'aurais pas pensé qu'un jour à huit heures je serais là, à parler à voix haute dans le métro, où j'ai toujours fait attention à parler bas... Je pourrais vous piailler de ma *life* pendant des heures, je suis lancée, je pourrais continuer, mais faut bouffer... Alors, franchement, vous pourriez m'aider, s'il-vous-plaît, m'aider... Quelle connasse... Quelle grosse connasse ! Trac, mon cul ! Quand je file à des clodos dans le métro, je me demande toujours ce que mon voisin de siège pense de moi à ce moment-là, je m'érotise comme une connasse de bourge qui a la thune compatissante. Ou bien, si j'ai pas de thune, j'essaie de prendre en considération, de prendre en considération... la connasse de clodo qui tend sa connasse de main, et moi je suis assise sur mon connard de cul et je souris d'un pauvre connard de sourire navré en baragouinant un « désolé... » T'as dit quoi ? Désolé ? Mais désolé de quoi, putain ?

LA FEMME JUIVE Brecht

Francfort, 1935. C'est le soir. une femme fait ses malles. Elle trie ce qu'elle va emporter. [...] Elle se promène de long en large. Puis elle commence à parler, elle répète le petit discours qu'elle compte tenir à son mari. On doit voir sur quelle chaise il est supposé être assis.

Oui, je pars, Fritz. Je suis peut-être restée trop longtemps déjà, tu dois m'en excuser, mais...

Elle s'arrête, réfléchit, et recommence autrement.

Fritz, il ne faut plus me retenir, tu ne peux pas... Il est évident que je te fais du tort, je sais, tu n'es pas un poltron, tu ne crains pas la police, mais il y a pire. Ils ne te mettront pas dans un camp, mais demain, ou après, ils t'empêcheront d'aller à la clinique, tu ne diras rien, mais tu tomberas malade. Je ne veux pas te voir ici, dans un fauteuil, passant ton temps à feuilleter des revues, c'est pur égoïsme de ma part, si je m'en vais, rien d'autre. Ne dis rien...

Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.

Ne dis pas que tu n'es pas changé, tu l'es ! La semaine dernière, tu as trouvé, en toute objectivité, que le pourcentage de savants juifs n'était pas si élevé. Ça commence toujours par l'objectivité, et pourquoi, maintenant, ne cesses-tu pas de me répéter que je n'ai jamais fait preuve d'un tel nationalisme juif ? Evidemment je deviens nationaliste. C'est un mal contagieux. Oh, Fritz, qu'est-

ce qui nous est arrivé !

Elle s'arrête de nouveau, et recommence tout.

Je ne te l'ai pas dit que je voulais partir, que je voulais partir depuis longtemps, parce que je ne peux pas te parler quand je te regarde, Fritz.

Juste la fin du monde de Lagarce : tirade de Suzanne

SUZANNE. Parfois, tu nous envoyais des lettres,
parfois tu nous envoies des lettres, ce ne sont pas des lettres, qu'est-ce que c'est ?
de petits mots, juste des petits mots, une ou deux phrases,
rien, comment est-ce qu'on dit ?
elliptiques.

« Parfois, tu nous envoyais des lettres elliptiques. »

Je pensais, lorsque tu es parti

(ce que j'ai pensé lorsque tu es parti),

lorsque j'étais enfant et lorsque tu nous as faussé compagnie

(là que ça commence),

je pensais que ton métier, ce que tu faisais ou allais faire
dans la vie,

ce que tu souhaitais faire dans la vie,

je pensais que ton métier était d'écrire (serait d'écrire)

ou que, de toute façon

– et nous éprouvons les uns et les autres, ici, tu le sais, tu

ne peux pas ne pas le savoir, une certaine forme d'admiration,

c'est le terme exact, une certaine forme d'admiration

pour toi à cause de ça -,

ou que, de toute façon,

si tu en avais la nécessité,

si tu en éprouvais la nécessité,

si tu en avais, soudain, l'obligation ou le désir, tu saurais

écrire,

te servir de ça pour te sortir d'un mauvais pas ou avancer

plus encore.

Mais jamais, nous concernant, jamais tu ne te sers de cette possibilité, de ce don (on dit comme ça,

c'est une sorte de don, je crois, tu ris)

jamais, nous concernant, tu ne te sers de cette qualité

– c'est le mot et un drôle de mot puisqu'il s'agit de toi –

jamais tu ne te sers de cette qualité que tu possèdes, avec

nous, pour nous.

Tu ne nous en donnes pas la preuve, tu ne nous en juges pas

dignes.

C'est pour les autres.

Inventaires de Minyana : Jacqueline et sa cuvette

J'habite rue Girardot à Bagnole Girardot c'est celui qui a inventé les pêches je travaille à la mairie ! J'ai eu huit gosses et deux jules sept avec le même l'autre avec un autre ! Mon dernier jules ça été vite expédié le premier ça été plus long quinze ans ! On a eu du mal à se débarrasser de cette belle histoire d'amour quinze ans de bonheur il avait inventé Gaston le singe de Bornéo pour les gosses il les aimait nos gosses il était peintre on passait des journées entières au Louvre avec lui j'ai rêvé à de la réussite pas d'être riche ! Il y a beaucoup de choses dont je me suis séparée parce que je

veux plus : des meubles des lettres ! Les photos... Mais pas celle-là ! Là c'est moi ! Bon je la raconte l'histoire de la cuvette je me lance ça me rappelle la première fois que je suis montée en mobylette !

Je ne me suis jamais séparée de cette cuvette c'est là que j'ai craché mes poumons et ma vie a changé pourquoi j'ai craché là plutôt qu'ailleurs aux cabinets ou dans l'évier parce que c'est ma cuvette préférée j'y avais mes légumes une pleine cuvette de sang en pleine nuit en janvier 1957 du jour au lendemain ça n'a plus été comme avant j'ai dit au toubib je suis tubarde il m'a dit : non mais non ça peut venir de l'estomac

Belle du Seigneur d'Albert Cohen : Ariane monologue sur son «chien» de mari

Non je ne descendrai pas non je ne veux pas voir le type tant pis si scandale [...] oh le regard chien quand il commence à être chien quand il me regarde sérieux soucieux chien myope avec des intentions enfin quand il veut se servir de moi affreux ce qui est drôle c'est qu'il éternue quand ça lui vient quand il va faire le chien ça ne manque jamais il éternue deux fois atchoum atchoum et alors je me dis ça y est c'est le chien et je n'y coupe pas il va faire sa gymnastique sur moi et en même temps j'ai envie de rire quand il éternue et en même temps angoisse parce que ça va venir il va monter sur moi une bête dessus une bête dessous mais la dernière fois il a inauguré un système comique il me mordille d'abord ça me fait penser à un pékinois qui joue c'est très désagréable mais pourquoi est-ce que je lui dis pas de pas me mordiller c'est pour pas l'offenser ne ne faut dire les ne mais aussi parce que je déguste le grotesque comme dans l'autobus quand je suis envoûtée attirée par un visage affreux alors je le regarde mais c'est peut-être aussi par méchanceté que je le laisse faire parce qu'il est ridicule oh de quel de quel droit cet étranger de quel droit il me fait mal me fait-il mal surtout au début comme un fer rouge oh j'aime pas les hommes et puis quelle drôle d'idée quelle imbécillité de vouloir introduire ce cette ce cette chose chez quelqu'un d'autre chez quelqu'un qui n'en veut pas à qui ça fait mal c'est du joli les voluptés des romanciers est-ce qu'il y a vraiment des idiots qui aiment cette horreur oh affreux son haha canin sur moi comment est-ce que ça peut le captiver tellement et en même temps envie de rire quand il bouge sur moi tellement rouge affairé si occupé soucieux les sourcils froncés puis ce haha canin si intéressé est-ce que c'est si palpitant ce va-et-vient c'est c'est comique et puis ça manque de dignité

Deux femmes pour un fantôme de René de Obaldia : monologue de Brigitte

BRIGITTE, *tout en arpentant la pièce.* — Piano, piano, Brigitte. Du calme. Sei ruhig, mein Kind, sei ruhig. Ma non troppo. Mollo. Piano. Ne te mets pas dans un état pareil ; elle va venir, elle n'est pas en retard... Et même quand on est en retard, à Paris, on n'est pas en retard. À moins de se tromper de jour... Du calme, Brigitte, du calme. Domine-toi. Piano... Piano. (*Brigitte va et vient d'un du salon à l'autre. Elle prend une bouteille de gin sur la table roulante et se verse, dans un grand verre, une quantité non négligeable d'alcool avec, tout de même, un peu d'eau. Après avoir bu.*) Quand elle sera là, elle sera là... Elle sera là ! (*Mimant la scène.*) Entrez, entrez Madame ; c'est bien ici... Vous avez trouvé sans difficulté ?... Avec tous ces sens interdits !... Sans parler des travaux : l'extension du réseau téléphonique, le Métro Express Régional, les fouilles carolingiennes... Entrez, Madame la Maîtresse de mon mari... (*S'adressant au canapé, avec emphase.*) Maîtresse des Maîtresses, Bougresse des Bougresses... Je ne suis que sa femme, que son humble servante, que son écuelle de son... Prenez ce siège, Madame, montez sur le trône ! Je baise les plis de votre robe. La poussière de vos pas s'imprime en lettres d'or. Votre haleine est le miel du zéphyr. L'ivoire de vos mains confond les aubes rougissantes... Et puis, merde ! (*Sans trop savoir pourquoi, Brigitte retire ses chaussures et les pose sur la table.*) Je pourrais le prendre de plus haut. Je dois le prendre de plus haut. Me draper dans mon offense. (*Toujours au canapé.*) Vous désirez, Madame ?